

# Histoire d'E

## Lecture politique de *la Fille de Christophe Colomb*

Nicole Deschamps

Volume 11, numéro 3-4, octobre 1975

Avez-vous relu Ducharme?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036615ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036615ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deschamps, N. (1975). Histoire d'E : lecture politique de *la Fille de Christophe Colomb*. *Études françaises*, 11(3-4), 325–354. <https://doi.org/10.7202/036615ar>

# Histoire d'E

## Lecture politique de la Fille de Christophe Colomb

NICOLE DESCHAMPS

Qui est-elle? De tous les extravagants personnages imaginés par Ducharme, de tous ses romans, *La Fille de Christophe Colomb*<sup>1</sup> est sans doute l'invention la plus extrême.

1. *La Fille de Christophe Colomb*, roman, Paris Gallimard, 1969, 233 p. Les références entre parenthèses renvoient à cette édition. — Afin de situer le lecteur de cet article qui n'aurait pas lu *la Fille de Christophe Colomb* ou, plus vraisemblablement, d'appriivoiser celui qui l'aurait lu et qui en serait demeuré déconcerté, précisons certaines généralités susceptibles d'en faciliter l'abord. Ecrit en vers rimés ordinairement groupés par quatrains, le texte de Ducharme est divisé en quatre vingt seize chapitres de quatre, cinq, six, sept ou huit strophes. Dans le prière d'insérer qu'il fait paraître au rabat de la couverture, voici comment l'éditeur Gallimard en propose le *sujet* au lecteur francophone de 1969 : « Ce roman en vers raconte l'éternelle et picaresque aventure de Colombe, fille de Christophe Colomb revenu s'installer en 1949 sur l'île de Manne qu'il avait bâtie à l'époque de ses découvertes. Après la mort de son père, Colombe, possédée par le démon du vagabondage, part à travers le monde, accompagnée d'abord par de louches personnages, entre autres Jules Gitôle, dont elle se débarrasse vivement. Mais après plusieurs années d'errance qui l'ont menée de l'Italie à la France, d'Istamboul à New York, de Hambourg à la Chine, de la Grèce à la Yougoslavie, elle regagne son lieu natal, dégoûtée de n'avoir pas trouvé l'amitié chez les hommes. Aussi lorsqu'elle reprend la route, et puisque son sort la condamne à voyager jusqu'à sa mort, elle s'entoure d'animaux dont le nombre va croissant : elle les aime, elle se fait adorer d'eux. Mais quand elle est rappelée au Canada pour y

Nous l'appellerons E : *e* muet, *e* féminin, comme dans Colombe. Colombe : un oiseau, une femme, comme Rimbaud aurait dit de lui-même « une bête, un nègre »<sup>2</sup>. Fille d'une anonyme poule au cœur d'or et de Christophe Colomb, le célèbre découvreur de l'Amérique, Colombe Colomb n'a de nom que le nom de son père, de prénom que l'écho infléchi de ce même nom. Lignée de découvreurs, même si le mot découvreur n'a pas de féminin. Qu'à cela ne tienne. *On forme le féminin des noms en ajoutant un e muet (e féminin) à la forme du masculin.* À l'esprit inventif qui l'explore allègrement, la grammaire (non moins que les dictionnaires, les encyclopédies, les livres d'histoire et les atlas) peut donner mille idées nouvelles. De Colomb à Colombe, en mille ans d'évolution, il ne s'est apparemment rien passé, si ce n'est l'absurde prolifération de l'Amérique. De C. Colomb, découvreur d'un continent nouveau en 1492, puis défricheur de l'île de Manne en 1949, réduit, en 1969, à l'état de « presque suicidé » (p. 12) à sa fille, C. Colomb, orpheline déchue de son pays d'origine, « globe trotter à lunettes » et « pin-up » des années 2000 (p. 195), reine des animaux exilée du genre humain, invitée, en 1492, à réintégrer la société de ses frères occupés à se détruire et ne pouvant pour eux, pour ses chers animaux et pour elle-même que *pleurer et laisser faire* (p.

présider aux fêtes du millénaire de son auguste père, la civilisation moderne lui pose un nouveau problème : si l'on ne veut pas être victime de l'homme que faut-il faire ? Les cent premiers chapitres sont numérotés en chiffres romains, le reste en chiffres arabes, ce changement marquant les grandes divisions du roman. (Merveille poétique typique de l'univers romanesque de Ducharme, le vers charnière vaut d'être cité : « Il est difficile de se faire aimer d'un chien blanc comme givre » (p. 129).) La numérotation romaine des premiers chapitres comporte une certaine fantaisie, les signes L et C pour désigner 50 et 100 étant remplacés par la répétition du signe X. Ce processus apparemment gratuit pourrait bien s'inscrire dans la structure même du récit et renforcer l'idée d'une progression absurde et répétitive.

2. On aura reconnu le célèbre passage de *Une saison en enfer* : « Oui, j'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis une bête, un nègre. Mais je puis être sauvé. Vous êtes de faux nègres, vous maniaques, féroces, avarés... » in *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1954, p. 223. La révolte, la sauvagerie, la folie de l'irréparable Colombe ainsi que le caractère subversif et prophétique du texte de Ducharme ne sont pas sans parenté avec la fougue révolutionnaire du testament de Rimbaud.

233) alors que ciel et terre sont emportés par un cataclysme, l'histoire se dégrade, aliénant progressivement les héros, leurs semblables, leurs dieux et leurs bêtes. Premier événement vrai de cette histoire : l'apparition d'E, mystérieux chromosome qui modifie qualitativement le cours des générations en spécifiant un être nouveau, *colombe*, féminin mais potentiellement mâle et femelle et symboliquement divin, maternel mais hors de tous les rôles traditionnels<sup>3</sup>, peut-être un mutant. Enfin l'espoir d'une révolution radicale ! Non plus le monopole du pouvoir qui passe violemment d'un camp à l'autre comme dans les structures familiales et sociales que nous connaissons, mais sa redistribution harmonieuse parmi la pluralité des individualités<sup>4</sup>.

Qu'E soit mâle ou femelle, déesse ou oiseau, ceci ou cela, n'a d'ailleurs pas d'importance hors du fait que le person-

3. Innombrables, les « enfants » de Colombe ont *choisi* leur mère, comme ils ont *été choisis* par elle. Nés d'une autre race que leur mère d'adoption, autrefois couvés par d'autres femelles animales, ils sont maintenant régénérés par leur mère *humaine*. Elle les adopte, les aime, les choie, les soigne quand ils sont malades. Elle leur parle dans leur dialecte propre. Elle les dote chacun d'un inaliénable nom propre, même lorsqu'ils se présentent par centaines et qu'il faut les appeler Un, Deux, Trois...

4. C'est à peu près en ces termes qu'Hélène Cixous situe la pratique de l'écriture féminine dans une perspective révolutionnaire. « Parce que son « économie » pulsionnelle est prodigue, elle ne peut pas en *prenant* la parole, ne pas transformer directement et indirectement *tous* les systèmes d'échanges fondés sur l'épargne masculine. Sa libido produira des effets de remaniement politique et social beaucoup plus radical qu'on ne veut le penser. (...) En tant que sujet à l'histoire, la femme se passe toujours simultanément en plusieurs lieux. Elle dé-pense l'histoire unifiante, ordonnatrice, qui homogénéise et canalise les forces et ramène les contradictions dans la pratique d'un seul champ de bataille. En la femme se recourent l'histoire de toutes les femmes, son histoire personnelle, l'histoire nationale et internationale. En tant que combattante, c'est avec toutes les libérations que la femme fait corps. (...) Elle prévoit que sa libération fera plus que modifier les rapports de force ou envoyer la balle dans l'autre camp ; elle entraînera une mutation des relations humaines, de la pensée, de toutes les pratiques ; il ne s'agit pas seulement de la lutte des classes, qu'elle entraîne en fait dans un mouvement plus vaste. Non que pour être femme-en-lutte(s) il faille sortir de la lutte fondamentale ; afin d'empêcher que la lutte des classes et toute autre lutte de libération d'une classe ou d'un peuple, n'opère comme instance refoulante, prétexte à différer l'inévitable, l'altération bouleversante des rapports de force et de production des individualités. » « Le rire de la Méduse », numéro 61 de *L'Arc*, Paris, 1975, p. 45.

nage qu'elle crée demeure *femme* à travers mille aventures et métamorphoses. Pour Colombe, orpheline, sans autres frères et sœurs que les étrangers qu'elle rencontre par hasard, apatride, mère célibataire d'un immense troupeau d'animaux, « féminin, masculin, (...) c'est du blablabla » (p. 179). L'essentiel est qu'elle se situe ailleurs que dans les cycles habituels de production et de reproduction : « Ne rien produire est sa mission » (p. 159). Force révolutionnaire absolue, génialement bisexuelle comme Jean-Sébastien Cabot, le chien merveilleux qui devient mère, à la fois vulnérable comme tout être humain et candide, universellement compatissante et porteuse d'espoir comme un être surnaturel, E permet de réinventer toutes les structures, depuis la formation des genres et des noms jusqu'aux lois qui régissent les sociétés et engendrent les romanciers. C'est dans le registre d'E que s'élabore l'avenir de la *découverte* et que renaît l'humanité en état de mutation.

Également du blablabla que la question du genre littéraire de *la Fille de Christophe Colomb*. Dans les catégories connues, où situer cette Apocalypse qui prétend « aller loin dans la niaiserie » (p. 48) ? Roman burlesque, épopée rock, comédie pop, tragédie bouffonne, bande dessinée versifiée, peu importe. « Ne me prenez pas au sérieux, dit l'auteur. Je fais du comique non de l'épique » (p. 102). Et pourtant, oui, telle Asie Azothé devant les inventions d'Iode Ssouvie<sup>5</sup>, nous prenons Ducharme au sérieux lorsqu'il présente son texte comme un récit épique et qu'il fait gravement savoir à son lecteur qu'il raconte une « belle histoire », une histoire « vécue » qui lui a été « imposée comme un passé » par quelque chose (« une

5. Allusion à l'important passage de *l'Océantume*, Paris, Gallimard, 1968, p. 111-112, qui pose l'énigme du mensonge romanesque. A son amie Iode Ssouvie qui vient de démentir les merveilleuses histoires de cow-boys qu'elle avait inventées en déclarant que « rien de tout cela » n'était arrivé, qu'elle racontait « des blagues terribles », qu'elle faisait sa « petite Victor Hugo », Asie Azothé répond avec enthousiasme : « J'ai cru tout ce que tu m'as raconté, Iode Ssouvie. Sache que pour moi il suffit que tu racontes ceci pour que le contraire soit moins vrai. Ce qui te semble assez vrai pour que tu me le dises est toujours, pour moi, plus vrai que ce qui le nie, sache-le. Continue, n'aie pas peur que je manque de foi. Il n'y a que ce que tu inventes, que ce que tu crées... »

sorte de soleil obligatoire noir et rose ») qu'il a dans la tête mais qu'il n'entend plus (p. 195). Secret E muet. Espace aliéné. Parole inarticulée. En lui, en elle, Colombe énigmatique, voici peut-être esquissé le visage *féminin* du monde. Terre méconnue par excellence, émergence de *Ça*, clameur de tous les colonisés. Ici, plus que l'Amérique à découvrir : trouver la *man's land* (en français, au féminin, s'appellera-t-elle *Manne*?) où les survivants de l'arche de Noé pourront débarquer, articuler la *belle histoire vécue* telle que racontée par ceux qui ne savent pas encore parler *l'épique*.

Mais d'abord détruire en poussant jusqu'à l'absurde le système de valeurs imposé par tous les colonialismes : imaginer une fille, disons la fille de Christophe Colomb, telle que fabriquée par ses pères ; imaginer la terre entière, dont Manne n'est qu'un visage, une petite île semblable aux autres, telle qu'uniformisée par l'Amérique et partout devenue *no man's land* ; imaginer le bon Dieu, le grand *Ça* de l'univers, sous les seuls traits d'Al Capone ; imaginer une grimace d'épopée, une « niaiserie » de roman (p. 48), le livre d'un « pornographe » (p. 33) qui aurait su s'adapter à la « civilisation » (p. 34). Avant d'esquisser l'E qui libère Colombe, avant de révéler l'Autre face de Dieu et des hommes, avant de rendre ce texte prétendument *gâché* (p. 195 et 216) à sa vérité de récit mythique (cette *belle histoire vécue*), gribouiller d'épouvantables caricatures qui seront autant d'exorcismes. Pour trouver son nom en cherchant ses mots, le colonisé peut toujours commencer par raconter ses cauchemars en insultant la Beauté académique <sup>6</sup>.

6. On peut dire que toute l'œuvre de Ducharme reprend violemment le cri de guerre de Rimbaud : « Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée. » *Op. cit.*, p. 219. Par sa forme, la *Fille de Christophe Colomb* réalise la destruction de la « beauté » qui est amorcée par l'héroïne de *l'Océantume* lorsqu'elle se révolte contre la fascination qu'exerce sur elle *l'œuvre d'art* qu'est la mosaïque laissée par sa mère. « J'en ai assez du charme tout-puissant que ce pan de beauté exerce sur moi, de cela qu'il me fait qui est aussi néfaste qu'irrésistible, qui rend encore plus trouble le trouble de mon âme et encore plus immense son immense vide. J'en ai assez de me laisser prendre par la fascination comme une alouette, un papillon. Et en cela la seule façon de vaincre est de détruire. Détruisons. » *Op. cit.*, p. 113.

Irréductible Colombe. Irrécupérable Ducharme. Comment lisons-nous maintenant *la Fille de Christophe Colomb*, ce livre peut-être encore trop neuf pour nos yeux éblouis? Avouons d'abord l'émotion, la perplexité, l'enthousiasme qui nous saisissent devant une découverte dont on ne sait encore rien de sûr, si ce n'est le désir et l'espoir qu'elle donne d'une libération totale pour soi-même et pour les autres. C'est en ce sens que *la Fille de Christophe Colomb* est un texte politique et révolutionnaire qui mériterait d'être mis au programme des écoles et lu comme un mythe d'ici, au même titre que jadis *l'Iliade* et *l'Odyssée* pour des générations de Grecs ou que les écrits de Mao pour les Chinois d'aujourd'hui. Mythe personnel à Réjean Ducharme, mais aussi mythe collectif englobant le passé, le présent et l'avenir de notre culture et rejoignant par là l'universel.

Que *la Fille de Christophe Colomb* soit une source de savoir et d'inspiration pour ses lecteurs n'en facilite pas nécessairement le commentaire. Sur un mythe vivant, n'importe quel discours sera forcément lacunaire. Quoi que nous tentions maintenant pour le décrypter, il défie les explications fondées sur nos systèmes actuels, ceux-là mêmes dont nous sommes fiers. À peine pouvons-nous chercher à le *décrire* en élaborant des utopies latentes.

Lecteurs intrépides, naïfs ou enthousiastes, critiques sûrs d'eux-mêmes et de leurs méthodes, « amateurs et amatrices de fleurs de rhétorique »<sup>7</sup>, champions de la culture classique ou de la Contre-Culture de Consommation<sup>8</sup>, tous, à un moment ou l'autre de notre lecture, nous risquons de trouver *illisible* cette prodigieuse clownerie. Sans cesse on y frôle l'impossible, les aveux d'impuissance y alternant avec les élans téméraires, les trouvailles y déjouant les pirouettes et vice versa. Mais

7. « J'écris mal et je suis assez vulgaire. Je m'en réjouis. Mes paroles mal tournées et outrageantes éloigneront de cette table, où des personnes imaginaires sont réunies pour entendre, les amateurs et les amatrices de fleurs de rhétorique. » *Le Nez qui voque*, Paris, Gallimard, 1967, p. 10.

8. « ... usagers de la Contre-Culture de Consommation, la CCC. De toute façon, c'est toujours la même chose ces histoires-là ». *L'Hiver de force*, Paris, Gallimard, 1973, p. 194.

toujours le texte rebondit, retombant sur ses pattes avec l'aplomb d'un chat, continuant à rouler avec l'équilibre d'une bicyclette lancée à toute vitesse, et le lecteur, qui a eu mille fois l'occasion de le quitter, se surprend à tourner une page encore, puis une autre, dans l'attente de la prochaine *invention*. Cette fois-ci, comment le romancier-funambule va-t-il s'en sortir? Quelle autre extravagance va-t-il encore risquer?

Il y a quantité de mots qui n'ont aucun sens,  
De monosyllabes facilement prononçables non usitées.  
Mon histoire aurait bien plus l'air de ce que je pense  
Si je pouvais remplacer ce PRONONÇABLES par un  
[MLÉ. (p. 216)]

« Si je pouvais... » Il peut! Le pouvoir d'écrire, l'auteur l'a déjà pris allègrement, et pas seulement dans la déclaration d'intention qui marque le début de la dédicace au « jeune homme de lettres » : « N'attends pas après les lecteurs, les critiques et le Prix Nobel pour te prendre pour un génie... » Il y a dans ce récit en perpétuel danger de chavirer quelque chose d'exaspéré-exaspérant qui en rend la lecture particulièrement exigeante. Mais combien touchante, du seul fait qu'ici parle quelqu'un qui ose prendre des libertés. Nulle part ailleurs dans l'œuvre de Ducharme le lecteur n'est-il plus vivement rabroué, renvoyé à ses oignons<sup>9</sup>, mais aussi ardemment désiré<sup>10</sup>, invité, par conséquent, à réinventer le texte

9. Plus ça va plus mes quatrains empirent.  
Mais ce n'est pas de vos sales affaires.  
Mêlez-vous de vos oignons et de vos cires  
Qui nettoient tout en cirant. Bande d'éphémères!  
Qu'est-ce que c'est que ces familiarités avec l'auteur?  
Est-ce que ça va bientôt cesser?  
Vais-je être obligé de vous traiter de lecteurs,  
De sortir ma grosse règle et fesser?  
Bande de ronge-génie! Ouvrez de fermetures Eclair!  
Pour qui me prend-on à la fin? C'est déplacé!...  
Quoi! Vous n'avez jamais vu ça, un pornographe?  
D'où sortez-vous? Arrivez en ville, sacrement!... (p. 33s.)  
Alors? Mes métaphores? On déteste? On n'a qu'à s'en aller  
D'ailleurs, mes sémaphores sont encore pires. (p. 182)
10. Pendant que toi, tu digères mal ces pages...  
J'ai la bouche fermée dur de ne pouvoir croquer ton visage,  
Moi qui deviens fou en t'attendant,... (p. 194)



à la suite de l'auteur et suivant les méthodes simples qu'il nous a appris à mettre en pratique : chercher ses mots dans le dictionnaire et se donner le bonheur de les redécouvrir, de les voir se multiplier, se transformer; feuilleter les livres d'histoire et les atlas en analysant les faits puis en imaginant ce qu'ils pourraient être; raconter...

Il était une fois une petite fille (« qu'on est heureux quand on a entre trois et douze ans! » p. 85), presque une jeune fille au moment où commence le récit de ses aventures, qui vivait paisiblement à *Manne* (ce sont les premiers mots de l'histoire), « île carrée défrichée par Christophe Colomb », son père, « au temps où de découvreur il portait encore les galons » (p. 11).

De l'île de Manne, pays d'origine des héros, outre le fait qu'elle soit carrée et qu'elle ait jadis été fièrement défrichée par un glorieux découvreur maintenant déchu, on sait par le texte qu'elle est une « paroisse » (p. 11), que les autos y circulent en nombre tel qu'il faut en ralentir le flot par des feux de circulation (p. 10), que ses agents de police y sont des « gendarmes à ample cape noire » (p. 208), qu'elle s'enorgueillit de « cent universités de mille toises » (p. 11) mais qu'il ne s'y trouve « même pas d'épicerie » non plus que de photographie (p. 35), que ses hommes publics y sont violents et corrompus (p. 9s) mais astucieux lorsqu'il s'agit d'inviter leurs ouailles à l'action (p. 71), que l'une de ces astuces, inspirée par un ministre sans scrupules, consistera justement à faire retourner l'île à l'envers après l'avoir fait recouvrir de cendres afin que les compagnies d'assurances, croyant la région sinistrée, paient de fortes sommes aux insulaires, ce qui divisera l'étrange pays en Manne-Terre et Manne-Eau, au désespoir de Colombe mais à la grande satisfaction de ses compatriotes.

Manne, qui vit sous l'eau maintenant, oui, sous l'eau,  
Est riche. Les Mannois ne se sont pas noyés. (p. 71)

Force magique du bien-être que procure l'aisance matérielle.

Ceux d'entre les Mannois qui étaient hydropiques  
 N'ont plus l'air hydropiques du tout.  
 Ceux d'entre les Mannois qui pleurent quand c'est

[tragique

Ne voient plus les larmes rouler en torrent sur leurs joues

[(p. 72)

Des Mannois, le texte nous apprend aussi qu'ils sont « très nationalistes » (p. 74) et qu'ils sont « irrécupérables », ultime caractéristique qu'ils partagent avec les Arabes (p. 225) et, semble-t-il d'après le contexte<sup>11</sup>, avec beaucoup d'autres peuples d'Orient, d'Occident, du Nord et du Sud.

Espace décrit de façon trop elliptique pour qu'on oublie de l'associer à la variété de ses significations. C'est ici que le dictionnaire, véritable révélateur d'images, devient indispensable. Manne, nom propre, est une création de Ducharme que le lecteur est libre de recréer à son tour suivant la polysémie du nom commun : nourriture miraculeuse des Israélites dans le désert, mot dont l'étymologie hébraïque *mân hu* signifierait *qu'est ceci?* (qu'est ceci, Manne, *man's land* de l'avenir, *terre nourricière* à inventer?); ensemble des éphémères qui abondent au bord des rivières l'été (toujours, chez Ducharme, ce même paysage des îles du Saint-Laurent, ici discrètement esquissé par la présence des essaims de mannes); grand panier dans lequel on transporte du poisson, des fruits, des œufs... (berceau, barque, sein maternel, comme dans l'expression *manne d'enfant* aussi donnée par le dictionnaire, mais surtout, comme dans l'image qui hantait déjà *l'Océantume*, d'une chaloupe qui sert de home). Suivant la logique grammaticale de Ducharme, le lecteur a déjà fait Manne le féminin de *man* et sur cette lancée il pourrait lire « l'île de Manne » comme la traduction fantaisiste de « the Isle of Man », Manne étant alors phonétiquement perçu comme le mot anglais Man.

11. Les petits Arabes, les enfants, lancent des baisers à Colombe.

Ils ont été dressés. Ils font ce qu'on leur a dit.

Les gros Arabes, les adultes, ont envie de lui lancer des bombes...  
 (p. 225)

Or il nous reste à découvrir les faits *non fictifs* concernant l'île de Man, les Mannois (ici, le mot n'a pas été inventé : il désigne bel et bien les habitants de l'île de Man et leur dialecte, le mannois ou manx). D'après le Larousse en trois volumes (édition de 1966), l'île de Man est une île de Grande-Bretagne, située dans la mer d'Irlande et dont l'histoire récente est ainsi résumée : « Devenue propriété d'une famille anglaise (1405), elle fut rachetée en 1765 par la Couronne, dont elle constitue depuis 1829 une sorte de colonie ». À ce propos, la *Grande Encyclopédie* (Lemot-Manzoni) est plus explicite : « L'île a conservé son autonomie politique; elle forme théoriquement un royaume et est en dehors de celui de Grande-Bretagne et d'Irlande; elle n'a pas de représentants au Parlement britannique. Elle est administrée par un gouverneur nommé par la couronne, qu'assistent deux corps formant la cour de Tynwald... Les lois doivent être promulguées en manx et en anglais, sur la colline de Tynwald, selon l'usage séculaire ». Le lecteur pour qui les dictionnaires et les encyclopédies sont une source inépuisable d'émerveillement aura peut-être la curiosité d'aller consulter un traité de *Géographie Universelle* (P. Vidal de La Blache et L. Gallois) à l'article qui nous intéresse? Il y découvrira une version vraisemblable de l'extravagante invention de Manne-Terre et Manne-Eau : « La masse même de l'île ne forme pas un bloc compact; une vallée transversale la coupe en deux, de Douglas à Peel... Un contraste remarquable oppose dans l'île le côté du vent au côté sous le vent... » Quant à ce passage s'appliquant au développement économique de l'île de Man contemporaine : « Malgré tout, la terre ne suffirait pas à faire vivre une population de 60 000 habitants... », les familiers de l'histoire du Canada s'imagineront peut-être l'avoir déjà lu dans un autre contexte.

Les Mannois sont à la fois les habitants réels de l'île de Man et les habitants fictifs de l'île de Manne. Il n'est pas dit dans le texte de Ducharme, lui-même inventeur du *bérénicien*<sup>12</sup>, quelle langue on parle à Manne, mais il pourrait être intéressant de savoir que Colombe « ne parle que le russe » (p. 50) avec ses compatriotes (elle ne sait en tout cas, ou ne

veut savoir, ni l'anglais ni le français<sup>13</sup>) et que les Mannois de la réalité parlaient autrefois le mannois (ou manx) et qu'ils parlent maintenant l'anglais. Pour ce qui est des faits non fictifs, il est vrai par ailleurs qu'à l'île de Man, on a maintenu bilingue l'énoncé public des lois et que ce petit peuple n'est pas sans littérature. Ainsi, par l'*Histoire des littératures* (encyclopédie de La Pléiade, t. 11, p. 325), on apprend que « les Celtes de l'île de Man, qui avaient peu à peu perdu contact avec la tradition gaélique, forgèrent une orthographe nouvelle destinée à l'écriture du dialecte manx, resté purement oral jusqu'à cette époque (XVII<sup>e</sup> siècle). D'où la naissance d'une littérature originale composée de « contes populaires en prose, de cantiques et de chansons anciennes principalement compilées au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ». L'*Encyclopedia Britannica* (15<sup>e</sup> édition) dit plus brièvement : « *Manx was spoken by the majority of inhabitants of the Isle of Man until the 19th century, when it was displaced by English. There are no longer any native speakers.* »

Quant à la Biélorussie, vaste pays dont Manne n'est qu'une « île », une « paroisse », elle existe également comme mot dans le dictionnaire (en russe Bielousskaïa ou Russie Blanche) et comme entité géographique de l'U.R.S.S. dont elle est l'une des quinze républiques fédérées. D'après le Larousse, « La Biélorussie est une région plate, mal drainée vers le Nord par la Dvina occidentale, et, vers le Sud, par le Dniepr et son affluent le Pripet. Elle forme la transition entre la taïga et la forêt de feuillus. (...) L'économie biélorusse reste dominée par une agriculture assez médiocre et l'on compte peu d'industries. (...) Les Russes prirent pied dans le pays dès le XIV<sup>e</sup> siècle, et le traité de Vilna (1656) con-

12. *L'Avalée des avalés*, Paris, Gallimard, 1966, p. 250. « Une nouvelle langue était née : le bérénicien. J'ai fait des emprunts aux langues toutes faites, de rares. (...) Le bérénicien compte plusieurs synonymes. (...) En bérénicien, le verbe être ne se conjugue pas sans le verbe avoir... »

13. Colombe marche sur le gazon en attendant son avion.  
Je suis sûr qu'elle ne marcherait pas sur le gazon  
Si elle connaissait les langues française et anglaise,  
Les mots de Paris et de London. (p. 219)

firma leur hégémonie. Par réaction à la russification intense des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, la conscience nationale s'y éveilla à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, liée au mouvement révolutionnaire. (...) Une république soviétique fut établie à Minsk le 1<sup>er</sup> janvier 1919. » Après diverses occupations, la frontière de la Biélorussie a été fixée en 1945, « selon la limite linguistique ». Cette « limite linguistique » devait sans doute respecter le caractère original du dialecte biélorusse puisque « la littérature biélorusse n'a commencé à avoir une certaine vie littéraire qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle ». Il n'est pas sans ironie qu'une Mannoise de Biélorussie ne s'exprime qu'en *russe*, plutôt qu'en mannois ou en biélorusse, lorsqu'elle s'adresse à ses compatriotes. Trait fictif d'aliénation qui est d'ailleurs modifié par le fait, extraordinaire et merveilleux, que Colombe a reçu le *don des langues* et qu'elle peut magiquement s'adresser à chacun dans la langue qu'il entend.

Les cigognes sont toutes flattées et toutes surprises  
D'entendre Colombe parler couramment leur langue.  
« Ma chère, notre belle langue, où l'as-tu apprise ? »  
Prenant les cigognes par le cou, tout en savourant une  
[mange,

La pauvre Colombe leur raconte la merveilleuse histoire  
[d'amitié  
Qu'elle a vécue avec la cigogne qui, dans le temps, dormait  
Debout sur le mât de la chaloupe sans fond. Elle est  
[écoutée.

C'est comme si c'était Homère qui racontait. (p. 229)

L'écrivain qui cherche ses mots pour se faire entendre de ceux qui pourraient l'aimer, allant ainsi jusqu'à recréer sa langue maternelle, raconte aussi l'histoire de tous. C'est l'inaliénable pouvoir de la parole qu'il célèbre. Lorsqu'elle *raconte*, Colombe est délivrée des aliénations qui pesaient sur elle à Manne. Elle se met à parler couramment toutes les langues<sup>14</sup>.

14. « Je ne parle, couramment, aucune langue », dit Mille Milles, le narrateur du *Nez qui voque*, *op. cit.*, p. 123. C'est ainsi que la parole vient aux écrivains : ce qu'ils ne savent pas, ils le cherchent, le trouvent où ils peuvent ou l'inventent.

Voilà pour Manne, pays mythique où *commence* l'histoire de Colombe. Son père et sa mère y seront enterrés. Elle y vivra les longues années de bonheur de son enfance, puis les difficiles années de son adolescence. Elle manquera s'y marier, mais elle choisira finalement l'exil, l'errance, l'interminable voyage en compagnie des animaux qu'elle aime, la recherche d'un pays qui n'existe pas encore, d'un pays à découvrir ou à inventer. Exit Manne.

Il est vrai que dans la seconde partie du récit, le temps d'un moment de détresse, Colombe pensera à Manne et à Fautre<sup>15</sup> avec nostalgie (p. 187), rêvant de revenir s'y installer avec son étrange famille. Projet qu'elle ne réalisera pas. Déjà, Manne et Fautre n'existent plus pour elle qu'à l'état de *souvenir* lui permettant d'établir des liens métaphoriques avec la réalité qu'elle vit alors<sup>16</sup>. À la fin du récit, lorsqu'une délégation viendra annoncer à la fille de Christophe Colomb que « le Canada a mis sur pied un festival extravagant » (p. 209) pour célébrer le « millénaire » de son père, le découvreur de l'Amérique, l'espace romanesque sera devenu Montréal et le lecteur sera à peine surpris de reconnaître que le Montréal du récit ressemble, jusque dans ses clichés pittoresques, au Montréal de la réalité, « métropole » et « deuxième ville française » (p. 216), Montréal en fête bourdonnant autour de l'Expo '67 et autour des Olympiques de '76 (p. 53), Montréal en hiver tel qu'il serait (sera?) décrit dans un *récit* réaliste (déjà l'atmosphère de *L'Hiver de force?*), là où, « dans les rues marchandes, déprimantes.../ il neige, il fait un temps à geler le sang dans les veines » (p. 214).

L'île de Montréal en l'an 2492 n'est d'ailleurs pas l'ultime étape du périple de Colombe, dont le sens demeure la recherche de la Terre promise, objet de désir et de foi, mais encore

15. Fautre est l'« île voisine (de Manne), colonisée par le grand-père de Fen » (p. 11). C'est à Fautre que Colombe trouvera le curé compréhensif qui lui suggérera de fréquenter les « êtres d'un autre règne » (p. 127).

16. Sur terre, marchant les ailes déployées, les vautours ont l'air Des gendarmes à ample cape noire de Manne et de Fautre.

(p. 208)

invisible, insoupçonnable, informe dans le chaos des origines. De même que l'ancienne île de Manne avait jadis été « défrichée » au temps où Colomb avait encore la dignité de découvreur, ainsi la nouvelle Manne ne sera finalement aménagée que par des esprits créateurs au temps où ils seront redevenus libres. Quand ? Où ? Le texte s'achèvera dans le « magnifique désert de Gobi »<sup>17</sup> (p. 230) (n'est-ce pas dans le désert, en route vers la Terre promise, que les Israélites trouvèrent la *manne*?), sous une pluie de bombes atomiques, dans un espace devenu symbolique, à la fois ventre d'une tortue géante et béance de la terre et du ciel. Cette Apocalypse est une naissance<sup>18</sup>, celle de Colombe, et ce lieu bouleversé où elle survit avec ses animaux est peut-être la *man's land*, *Manne-Terre*, Terre de Manne, où pourraient naître égaux « hommes, femmes et enfants » (p. 233), peuples grands, moyens et petits, *car la manne est pour tous suivant les besoins de chacun*.

Héroïne mythologique, Colombe est née « de l'œuf célèbre de son notoire père » (p. 13), lequel œuf avait été pondue par une anonyme poule *leghorn*<sup>19</sup>. Au début du récit, alors qu'elle

17. Est-ce par hasard que Ducharme a choisi le désert de *Gobi* ou bien n'a-t-il retenu ce mot qu'après en avoir éprouvé le sens en consultant, par exemple, un traité de *Géographie universelle* (P. Vidal de La Blache et L. Gallois) ? « *Gobi* n'est pas le nom propre d'une contrée. C'est un terme de la langue commune des Mongols, désignant une certaine catégorie d'accidents géographiques, de larges cuvettes dont le fond de rocher, très peu creux et presque uni, est revêtu de sable, de cailloux et surtout de graviers. (...) Les Chinois appellent le Gobi *Han-hai*, « la mer sèche... » Le désert de Gobi habité par Colombe semble englober la mémoire de Manne-Terre et de sa chaloupe en forme de cuvette.

18. Colombe se sort la tête de la coquille. L'azur est rouge sang.

(p. 230)

19. Cinglante ironie sur la prétention des bien-nés à leurs origines raciales ou familiales. Le fait que le caractère *leghorn* désigne une race de poules excellentes pondeuses tourne en dérision l'idéalisation bourgeoise de la « pureté » et de la « fécondité » de la mère. Quant à « l'œuf célèbre » du « notoire père », on apprendra plus loin que la ponte en avait été faussement attribuée au « soi-disant découvreur » (p. 18). La même ironie est-elle reprise à propos du père et de la fille, Mannois déshonorés devenus misérables vagabonds, qui sont déclarés « de la race des seigneurs » (p. 18) ? Ou bien faut-il lire ici « seigneurs » au sens que Villiers de l'Isle Adam donnait aux « nobles » lorsqu'il les opposait aux « ignobles », les « seigneurs » étant dans le texte de Duchar-

est encore « gracile et belle comme un petit oiseau », on apprend qu'elle a failli devenir « un de ces êtres que peut porter l'air » (p. 13). Presque *colombe*, promesse de Colombe. Il s'en est fallu de peu qu'elle n'écloze autrement qu'humaine — déesse peut-être (« Elle flotte sur ses pieds. C'est une infirmité » p. 13) ou simple *tête de linotte*? — elle dont la mère était une *poule au cœur d'or*. Expliquons d'ailleurs que l'œuf d'où elle est née, immortalisé sous le nom d'œuf de Colomb, avait en réalité été pondu par sa mère et non par son père, ainsi qu'il est écrit

Que la poule leghorn, au sein de son agonie,  
A rassemblé ses forces et est allée  
Porter à Christophe son cœur presque fini,

ce qui permet

... d'affirmer que c'est elle qui a pondu l'œuf  
Qui a défrayé les manchettes sous le nom d'œuf de Colomb  
Et duquel est née Colombe... (p. 18).

Le cœur de la mère de Colombe a lui-même une histoire qui mérite d'être racontée puisqu'il est à l'origine d'insolubles crises gouvernementales ainsi que du déclenchement de l'activité révolutionnaire à Manne, des tribulations de plusieurs Mannois et de l'errance de l'héroïne. Disons d'abord qu'il survit magiquement, caché sous un déguisement qui le rend « visqueux comme une anguille » et lui donne la « forme de deux oreilles » (p. 19). Peut-être s'agit-il d'une relique, reste sacré d'une sainte ou d'une sorcière, morte martyre pour avoir dénoncé publiquement le banditisme des dirigeants de Manne? Menace imminente à l'ordre établi, la mère de Colombe, qui semble n'avoir jamais vécu une vie-de-famille-normale avec

me les seuls personnages *libres* dans un système où règne le banditisme. Paradoxalement, cette liberté qui semble faire d'eux des êtres d'exception les fait percevoir au lecteur comme la norme dont s'écartent tous ceux qui acceptent la loi des « vulgaires malfaiteurs » (p. 19). Dans une société où seraient abolis les rapports de maîtres à esclaves, les « seigneurs » ne composent ni une race, ni une classe, ni les élus d'un parti, ils sont *tous les êtres libres* à qui s'identifie spontanément le lecteur.



son mari et sa fille, qui avait sans doute jadis exercé un métier inavouable, finit, nouvelle Pythie livrant sur la place publique ses cris prophétiques, par consacrer sa vie à ceux qui militent pour la justice dans les combats révolutionnaires. Le début de l'histoire nous la montre « ivre, sur le dos » (p. 9), réclamant la tête d'un briseur de grèves (p. 11)<sup>20</sup>, faisant d'amères réflexions et gloussant « Au voleur ! Au coquin ! » parce qu'elle aperçoit un juge

Éventrer à la dynamite matelas et coussins  
Afin de trouver plus rapidement les louis d'or  
De son père, grosse légume lui aussi... (p. 9).

Que pouvait devenir une telle poule sinon l'impétueuse Jeanne-d'Arc de Manne ?

Quoi qu'il en soit, après avoir reçu le précieux cœur des entrailles de sa femme mourante, Christophe, qui souhaite le léguer à sa fille par testament, s'empresse d'aller le mettre en lieu sûr auprès d'un ex-matlot de la *Niña* qui habite loin de Manne. Malheureusement, sa démarche est ébruitée et les ennuis commencent. Du vivant de la poule merveilleuse, ce cœur était déjà redoutable : tous ceux qui avaient lutté pour en avoir le monopole étaient morts au combat, y compris le vieux maire de Manne, Onésime Hinfâme (p. 33). Depuis, l'île est maudite et vouée à l'anarchie.

... Personne à Manne ne veut être maire  
Pour être le maître de ce bordel, il ne faut pas être fier  
[(p. 11).]

Les choses iront plus mal encore lorsque Colombe aura obtenu l'héritage qui lui était réservé. C'est pour la possession de ce trésor *maternel* que Paul et Paul se battront dans un duel d'où ils sortiront tous deux perdants, c'est à cause de ce trop

20. Ironie ? Sympathie ? On sait que Ducharme s'est livré dans *la Fille de Christophe Colomb* à des propos incendiaires contre une certaine forme d'action syndicale (p. 195 s.). Le généreux personnage de Pasionaria qu'il compose pour en faire la mère de son héroïne s'oppose évidemment aux personnages de petits-bourgeois aliénés, envieux et mesquins qu'il imagine dans ses diatribes.

précieux héritage si, au lieu d'être aimée d'amour, Colombe adolescente est poursuivie par une horde de prétendants à sa seule dot. Trésor inaccessible. Amour tabou. Les soupirants auront beau le chercher de mille manières, saccager la cha-loupe qui tenait lieu d'habitation à Christophe et à Colombe, solliciter par la ruse ou la séduction celle qu'ils voudraient épouser afin de monopoliser son héritage maternel, ils ne trouveront *rien*. Dégoutée par la violence qu'engendre cette chasse au trésor,

Colombe jette le cœur du volatile spécial à l'eau (p. 33).

Sacrilège! Ce cœur de mère-poule, ce cœur de martyre qu'en échange du mariage, elle aurait pu offrir en exclusivité à l'un ou l'autre de ses soixante prétendants (le texte dit aussi cent sept, p. 69), Colombe le trouve tout à coup « laid, horrible, hideux et encombrant » (p. 33). Un geste aussi radical ne pouvait que faire fuir les futurs bons-pères-de-famille.

Entendant les glouglous, les prétendants, en sanglots  
Reprennent le train et l'avion... (p. 33).

Même s'il en reste pour l'instant quelques-uns à vouloir lui offrir leur nom et la sécurité d'un foyer, il est prévisible qu'une fille sans cœur-de-mère-de-famille et sans dot ne s'engagera jamais dans le traditionnel état du mariage qui aurait fait d'elle « une serveuse à l'abri de la solitude et du givre » (p. 31). Colombe, orpheline de mère-de-famille-au-cœur-d'or.

Reste le *corps* de la Pasionaria, elle aussi mère de Colombe. « Baignant dans son sang, elle a l'air d'un sac de framboises » (p. 10). Comme cette forme ressemble à celle d'un *cœur humain*! Ce corps-cœur-là vaut plus que son pesant d'or : il a goût de framboises, il est comestible et délectable. Digne fille d'une poule devenue martyre pour la justice, Colombe échange le cœur d'or de sa mère pour un cœur *incommensurable*, un cœur humain. Paradoxalement, ce refus de l'héritage maternel, réduit à la matérialité d'un cœur d'or éventuellement transmissible à un futur époux par contrat de mariage, investit Colombe d'un destin plus vaste, situé dans le prolon-

gement de celui de sa mère dont les générosités ne furent pas réservées aux seuls membres d'une cellule familiale.

Il n'est peut-être pas indifférent que le roman commence par le récit du meurtre de la mère-poule, *témoin victime* des injustices commises à Manne, et qu'il se termine par l'holocauste des Terriens, Apocalypse où sa fille-colombe, survivante et renaissante, annonce l'Ève nouvelle, la mère de l'humanité future, celle que l'héroïne est déjà devenue pour ses animaux et pour ses frères humains. Comme sa mère autrefois, Colombe sera à la fois témoin et victime de la violence qui règne au ciel et sur la terre, chez les dieux, les hommes et les animaux. Comme tous ceux sur qui elle pleure, elle-même aura participé aux agressions universelles, provoquant innocemment la mort de son père, noyant d'un même élan le cœur d'or de sa mère et sa bague de fiançailles (p. 34), n'hésitant ni à *voler*<sup>21</sup> « pour sauver son honneur » (p. 37), ni à livrer son corps sans discrimination aux uns et aux autres afin de survivre au manque d'amour. « Chagrins, persécutions, affronts, mépris, toutes les formes du malheur » qui affligent les descendants d'Œdipe, Colombe les connaît aussi bien qu'Antigone<sup>22</sup>.

Et pourtant, la fin de cette histoire-ci ne fera de Colombe *ni une victime, ni une guerrière*. La voici *sauvée*... (« Je suis une bête, un nègre, dit le poète. Mais je puis être sauvé... »)

21. « *Voler*, c'est le geste de la femme, voler dans la langue, la faire voler. Du vol, nous avons toutes appris l'art aux maintes techniques, depuis des siècles que nous n'avons accès à l'avoir qu'en volant; que nous avons vécu dans un vol, de voler, trouvant au désir des passages étroits, dérobés, traversants. Ce n'est pas un hasard si « voler » se joue entre deux vols, jouissant de l'un et l'autre et dérivant les agents du sens. Ce n'est pas un hasard : la femme tient de l'oiseau et du voleur comme le voleur tient de la femme et de l'oiseau : illes passent, illes filent, illes jouissent de brouiller l'ordre de l'espace, de le désorienter, de changer de place les meubles, les choses, les valeurs, de faire des casses, de vider les structures, de chambouler le propre. » Hélène Cixous, *op. cit.*, p. 49.

22. « Ma sœur et ma compagne, chère Ismère, parmi tous les maux qu'Œdipe nous a légués, crois-tu qu'il y en ait un seul dont Zeus nous tiendra quittes avant notre mort? Chagrins, persécutions, affronts, mépris, toutes les formes du malheur, nous les connaissons... » *Antigone*, in *Théâtre de Sophocle*, trad. Robert Pignarre, Paris, Garnier, 1947, p. 81.

Cette tortue géante lui sauvera la vie. Cette tortue géante  
[est faite  
Pour passer au travers des plus violentes guerres  
[atomiques (p. 231),

désarmée, ruisselante des pleurs de tendresse et de compassion sans lesquels ils seront bientôt « tous morts, hommes, femmes et enfants » (p. 233). Si Colombe « pleure et laisse faire » (p. 233), c'est qu'elle comprend en toute lucidité ce qui arrive aux uns et aux autres, à commencer par elle-même

... Peut-elle dire aux poissons de ne pas tuer les gamins,  
Elle qui gamine a tué tant de poissons?... (p. 233)

et qu'elle refuse le jeu de la sempiternelle répétition des combats archaïques pour le monopole du pouvoir. Contre le carnage universel et le déluge de feu, contre l'atomisation des intérêts égoïstes, ses larmes parlent moins d'impuissance que d'amour. Elles sont une forme suprême d'action subversive. Dans cette effusion chaude et salée (Manne-Eau?), les individualités pourraient fondre et se réconcilier. Fini, le règne des robots assis<sup>23</sup>. Le déluge inauguré par Colombe annonce l'espoir de voir un jour se dissoudre toutes les carapaces.

Révoltés contre les humains, les animaux n'ont jamais cessé d'aimer Colombe qui, elle, contrairement aux dieux et aux hommes, s'est toujours comportée avec eux avec la plus

23. La subversion pratiquée par Colombe rejoint l'appel de Mille Milles pour le désengagement. « Peuples, debout! Les hommes sont assis depuis tellement de siècles que s'ils se levaient, tout à coup, tous d'un coup, tous les plafonds et tous les toits du monde voleraient en éclats. Ne votez pas! Si vous avez voté dévotement! Si vous êtes inscrits, désinscrivez-vous. Laissez-les mourir de faim dans leurs Chambres des Communes. Quel silence sur le monde si leurs disques, si leurs quarante-cinq tours, si leurs microsillons s'arrêtaient de tourner ». *Le Nez qui voque*, op. cit., p. 259. S'agirait-il d'une forme féminine d'action révolutionnaire? On retrouve en tout cas la même idée exprimée par Marguerite Duras : « ... les gens qui dénoncent des tas de choses demandent de passer à une action politique, alors que la première chose à faire, ce serait de s'abstenir. Dire aux gens avant tout, avant les programmes : « Ne payez pas votre téléphone, volez dans les magasins, n'achetez plus d'automobiles, ne votez plus, ne payez plus vos impôts ». Mais qu'on soit des millions à le faire... Je rêve d'un programme politique entièrement négatif, comme ça. » Marguerite Duras et Xavier Gauthier, *Les Parleuses*, Paris, éditions de Minuit, 1974, p. 108.

exquise *humanité*. Entre elle et eux, la réconciliation n'est ni un vœu pieux, ni un projet utopique, c'est un fait d'expérience. Il est remarquable que dans ce tableau de guerre universelle et sans merci, la pérennité de Colombe soit aussi assurée que celle des animaux. « Sans panique, [ils] attendent que ce soit fini, que ce soit terminé » (p. 231). La mère est morte, vive la mère !

Lorsqu'Œdipe, vieux et aveugle, rassasié de crime, de gloire, d'amour et de peine, fut banni de Thèbes, il emmena avec lui sa fille Antigone qui lui servirait de guide. Après avoir longtemps erré, père et fille trouvèrent refuge à Colonne où, protégés par des divinités bienveillantes, ils vécurent tranquilles et heureux jusqu'à la mort d'Œdipe.

Comment Christophe Colomb en vint à déchoir de son titre de découvreur de l'Amérique du Nord et de défricheur de l'île de Manne, l'histoire ne le dit pas. Elle raconte simplement qu'il trouva refuge à Manne en 1949 et qu'en 1965, il y vivait

... seul, presque suicidé

Au bord de l'eau, avec sa fille, dans une chaloupe (p. 12).

Christophe et Colombe Colomb sont transportés par un grand amour, un amour à la vie, à la mort, un amour fou qui les rend sublimes comme des dieux, merveilleusement ridicules comme des « hosties de comiques »<sup>24</sup>.

Dans leur grosse chaloupe sans fond munie d'un toit,  
Ils s'aiment comme deux tourtereaux (p. 14).

Christophe est un père pour Colombe, Colombe est une mère pour Christophe. L'enfant en eux magnifie ces images qu'il a créées à la mesure de son incommensurable désir et leur répond au centuple d'amour. Christophe et Colombe Colomb sont ten-

24. Après le suicide de Chateaugué qui réalise seule le pacte d'amour et de mort que les deux adolescents avaient fait, Mille Milles conclut (c'est la fin du livre) qu'il est « fatigué comme une hostie de comique ». *Le Nez qui voque*, *op. cit.*, p. 275.

drement unis. Pourquoi leur bonheur est-il moins parfait que leur amour ? Pourquoi sont-ils l'un et l'autre hantés par la mort ?

Comme Christophe, son père-fils, Colombe « est seule mais ne se plaint pas » (p. 14). Elle s'occupe à soigner l'homme de sa vie, à faire la cuisine pour lui, à ranger leur maison. Lorsque à la suite d'une pêche miraculeuse, elle s'est enrichie à vendre ses poissons au marché

Avec ses sous, elle achète une belle vareuse

Pour Christophe, et pour elle, des sucreries diverses

[(p. 15).

Il lui arrive de rêver à son avenir : elle se voit alors « entrepreneur de pompes funèbres », coiffée d'un « chapeau haut de forme », conduisant d'étranges voyageurs

Au pays du total silence et des pleines ténèbres (p. 14). Elle n'a pas besoin d'aller à l'école : par les enseignements de son père, elle possède déjà sagesse et instruction. Ainsi, elle enseigne aux vaches qu'elle voit se battre que « guerre et violence sont des bévues » (p. 17). Pour le reste

Les exploits de Christophe Colomb, elle les connaît (p. 15).

et elle étudie par elle-même « ce qui va sur le sol et ce qui va dans l'air » (p. 14) ainsi que les mathématiques. Toutes les questions qui lui viennent à l'esprit dans sa découverte de l'univers, elle les pose à Christophe qui retrouve pour lui répondre tout son savoir de découvreur (chapitre X). Par-dessus tout,

Christophe a appris à Colombe à faire,

Sans discuter, tout ce qu'on lui dit (p. 25).

Bref, Colombe est heureuse, c'est-à-dire qu'« elle s'ennuie mais ne le sait pas » (p. 16). Comme son père désormais résigné à ne plus rien découvrir, comme plusieurs de ses compatriotes Mannois et de ses frères Terriens, également satisfaits de leur sort,

Elle pense que ne rien trouver de merveilleux  
 Est naturel, que d'ici son trépas  
 Elle n'entendra ni ne verra rien de mieux (p. 16).

Quant au découvreur déchu, il oublie son déshonneur en mangeant comme un glouton. C'est de bon cœur et sans arrière-pensées qu'il se régale des plats préparés par sa fille, négligeant de s'informer si elle-même n'aurait pas faim, trouvant naturel de la voir « maigre comme un cure-dent » (p. 13). Elle non plus ne s'étonne de rien.

Colombe n'en veut pas à son père de ne rien lui laisser à  
 [ manger  
 Fièvre de son père, elle se dit : « Qu'il a de l'appétit ! »  
 [(p. 13s).

Mais Al Capone, son père céleste, même s'il ne s'est pas encore manifesté, veille et attend son heure<sup>25</sup>. De ce prodigieux appétit, de cette héroïque sollicitude, le destin fera l'instrument de la mort de Christophe.

Ayant un jour pêché dans les eaux du fleuve, puis apprêté avec le plus grand soin

Un magnifique tricholome orangé à lent poison (p. 25),  
 Colombe, qui ignore l'existence de poissons vénéneux, le sert fièrement à son père, non sans le supplier de lui laisser, cette fois-ci au moins,

Pour goûter, un morceau, un tout petit (p. 23).

Hélas, le plat préparé par Colombe est si succulent que Christophe l'avale entièrement. Lui seul meurt. Les amoureux de Manne n'auront pas la belle mort des amants de Vérone.

25. Après sa mort, Al Capone fut admis au paradis, comme tous ceux qui réussissent devant saint Pierre à faire la preuve qu'ils ont été baptisés. Au ciel, personne ne s'inquiéta du fait que le redoutable bandit avait gardé ses fusils. Quelques mois plus tard, il avait « organisé un syndicat », « renversé Dieu le Père » et « s'était rendu maître du paradis » (p. 50). Armé de son télescope, il surveille les humains, encourageant le commerce, la lubricité, les guerres, tantôt protégeant paternellement Colombe, tantôt comme dans l'épisode où il lui ravit Jules Gitôle « le seul ami humain qu'elle ait jamais eu » (p. 51), en détruisant ses amours.

Qui a tué Christophe Colomb, le valeureux découvreur de l'Amérique du Nord qui avait résisté à quatre cent soixante-treize ans d'aventures sur la terre? Sa bien-aimée fille de quatorze ans. La prétendue toxicité du tricholome orangé n'y est pour rien<sup>26</sup>. La vérité, c'est que Colombe a trahi l'amour de Christophe en lui annonçant innocemment qu'elle était fiancée, qu'elle songeait à se marier. Quoi de plus *naturel*?

« Papa! Est-ce vrai? Suis-je vraiment fiancée? »  
S'écrie Colombe, tendant sa main munie d'un anneau  
Vers le visage barbu et de douleur transpercé  
De son père agonisant. Il boit son dernier Cinzano.

« Quoi, ma fille? Tu as la corde au cou, à cet âge? »  
Et Christophe s'éteint avec, dans sa tête,  
L'image d'une Colombe en robe de mariage  
Et les bruits d'une scabreuse fête. (p. 26)

On s'étonnera peut-être que Colombe, si amoureuse de Christophe, se soit si rapidement fiancée au premier prétendant venu. Son geste ne fait que confirmer le respect qu'elle avait pour les préceptes que son père lui avait appris : *faire, sans discuter, tout ce qu'on lui dit*. Quant à l'histoire de ses malencontreuses fiançailles, elle est aussi banale que la recette du tricholome orangé.

Un universitaire, diplômé des cent universités de Manne, Paul Blablaba, ayant un jour remarqué la courbe des jambes de Colombe et sachant qu'elle avait hérité d'un cœur en or, s'empresse de lui adresser des poèmes d'amour (« Ô fourreau de mon épée, je t'aime! »)

Et de lui acheter une bague à diamant plat (p. 24).

Un autre Paul, le fils de l'ex-matelot de la *Niña* chez qui le vieux Christophe avait consigné le précieux cœur de sa femme, fait simultanément la cour à Colombe de telle sorte que celle-ci

26. Subtile ironie? D'après le Larousse, le tricholome *n'est pas un poisson vénéneux* mais un genre de champignons comprenant plusieurs espèces comestibles : le mousseron des prés, le pied-bleu des forêts, l'équestre jaune [orangé?] des bois de pin, et des espèces malodorantes (tricholome soufré) ou toxiques (tricholome tigré).



ne sait plus à quel Paul se vouer. Elle ne les aime ni l'un ni l'autre : l'homme de sa vie, c'est Christophe, le découvreur. Que faire? Paul et Paul (« On se demande de quel Paul il s'agit », p. 26) se battent en duel. Paul Blablabla sort vainqueur de l'épreuve. Colombe, décide-t-il, sera son trophée. Elle ne proteste pas.

Il lui a fait fermer les yeux,  
Et lui a passé cette bague au doigt,  
Et lui a baisé le nez et les cheveux.  
Elle n'a pas eu le temps de faire quoi que ce soit ! (p. 27)

La voici fiancée. Ainsi mourut Christophe Colomb, à Manne, en mil neuf cent soixante-cinq, innocente victime du tragique amour qu'il avait inspiré à sa fille.

Telle Antigone, glorieuse et tendre fossoyeuse, comme dans les rêves où elle se voyait entrepreneur de pompes funèbres, Colombe enfille les gants noirs que lui a prêtés Jules Gitôle, le « dévaliseur de ténèbres », et mène

... la mascarade, la fête  
Qui conduit Christophe à son reposoir (p. 28).

Les derniers événements lui ont ouvert les yeux : elle sait maintenant qu'elle n'aime ni Paul Blablabla, son fiancé en titre, « ce hideux, ce chameau, ce malformé plein de boutons » (p. 27), ni le curé de Manne qui a pour elle « une passion de collégien pensionnaire » (p. 29), ni aucun des soixante prétendants à sa dot,

Chacun prétendant que l'autre est moins bon fornicateur (p. 31),

ni les cinq dames qui voudraient aussi l'épouser (p. 32). Colombe est seule, plus orpheline et plus seule qu'Antigone après les funérailles de son frère. Où, quand, comment trouvera-t-elle son identité de *fille de Christophe Colomb*?

Elle part. Elle quitte Manne.

La pauvre Colombe marche, avec la chaloupe sur le dos  
Et son veau préféré dans le creux de ses bras (p. 34).

Elle ne sait pas encore qu'elle accomplit ainsi le destin qui la pousse à reprendre la route abandonnée par son père, celle des *découvertes*. Pour l'instant, elle fuit sa peine et son remords

Pour se nourrir, elle ne tuera plus.

Pêcher, c'est tuer : elle vient de s'en apercevoir (p. 30),

elle fuit l'imbroglio provoqué par l'éventualité de son mariage

Le curé lui a dit en secret qu'elle ferait un péché

Si elle se mariait avec un autre que lui (p. 31),

surtout si cet autre était Paul Blablabla, « cet intellectuel, ce communiste » (p. 29), elle fuit les « réactionnaires » qui lui ont affirmé

Qu'elle sera excommuniée si elle se marie

Avec un serviteur du Saint-Esprit, du Fils et du Père

[(p. 31),

elle fuit tous ceux qui lui veulent du bien en cherchant à la caser, l'embrigader, la marier, l'engager, l'encadrer, la convertir, la réformer, la socialiser. Elle part. Elle part seule, de loin protégée par le souvenir de sa mère au cœur tendre comme un sac de framboises et de son père, illustre capitaine de la *Niña* criant « Terre! Terre! » devant un continent nouveau.

Où va-t-elle? Là où la Terre voudra bien l'accueillir, là où les Terriens voudront bien tolérer qu'elle poursuive ses découvertes. Cela peut la mener loin. Elle ira loin.

Elle commence par chercher refuge dans un monastère, mais ces lieux de prière et de recueillement n'existent plus nulle part depuis que des savants ont fait la preuve

... qu'il n'est pas hygiénique

De vivre dans une cellule seul avec le bon Dieu (p. 34).

Tous les poètes ayant aimé l'Italie, elle décide d'essayer

De s'y nourrir et d'y retrouver la paix

Qu'elle a perdue en même temps que son père (p. 35).

Elle y vit d'abord « tout à fait libre et heureuse » (p. 34), partout célébrée du fait qu'elle est la fille de l'illustre découvreur. Bientôt hélas, elle est ramenée à ce qu'on appelle la réalité

La municipalité lui envoie état de compte sur état de  
[compte.

Elle doit cent lires d'impôt d'eau et de taxe foncière  
[ (p. 36).

Cent lires! Qu'est-ce qu'une lire? *Une lire est une lyre*, découvre Colombe qui n'a pas songé à s'informer combien valait une lire en monnaie mannoise<sup>27</sup>. Elle apprendra. Que ne ferait pas une honnête citoyenne pour savoir s'acquitter d'une dette qu'elle « ne peut payer sans tricher » (p. 37)! Plutôt que de perdre sa réputation, Colombe se résigne à voler des lyres. On l'emprisonne. En prison, enfin, elle pourra « manger trois fois par jour » (p. 37). Son bonheur est de courte durée. Grâce à un avocat « qui l'a prise comme cliente » (p. 38) puis fait libérer en sollicitant un faux témoignage du principal juge de Manne, Colombe a perdu le privilège de manger à sa faim. Les choses vont de mal en pis : elle a mal aux dents et son veau a si faim qu'il a dévoré les souliers d'une petite fille, ce qui provoque une échauffourée.

L'arracheur de dents lui a dit qu'il la soulagerait  
Si elle payait ou si elle acceptait de travailler  
Pour lui, comme femme de ménage, pendant trois ans  
[complets,

Trois ans plus le temps qu'elle aura passé à ne pas  
[travailler (p. 40)

Colombe accepte. Or le premier jour où elle travaille comme domestique, sa patronne lui fait manger « la queue et les oreilles de son veau, son seul ami », sous prétexte qu'il aurait dévoré l'île de Capri. Le deuxième jour, sous le faux prétexte qu'elle est laide, le fils de la maison lui donne « de grands coups d'assommoir sur la tête »,

27. La lire vaut aujourd'hui environ 17 cent!

Le troisième jour, la sœur de ce dernier  
Lui crève les yeux, pour rien, pour rire (p. 41).

Œdipe, un autre héros mythique, a déjà témoigné qu'on pouvait survivre les yeux crevés. Elle guérira. Elle pardonnera. Elle oubliera <sup>28</sup>.

S'étant fait poser d'autres yeux par un bijoutier (p. 41),  
Colombe, pour la deuxième fois, décide de reprendre la route. Elle n'a pas trouvé en Italie la consolation qu'elle croyait être venue y chercher. Mais sait-elle ce qu'elle cherche?

La voici à Paris sur le Pont-Neuf, essayant vainement de vendre aux Parisiens un lavabo de porcelaine. Elle finira par le jeter à l'eau, comme jadis sa bague de fiançailles et le cœur en or. Qui donc aurait besoin d'un deuxième ou d'un troisième lavabo, à présent qu'en France « chacun est muni de son lavabo » (p. 41) ?

Justement, dans l'eau, à quelques pieds plus loin,  
On cherche en vain à renflouer un grand paquebot.  
« Messieurs, j'ai le pouvoir de porter les navires.  
Allez-vous me donner à manger si je vous aide ? » (p. 42)

Pour avoir le plaisir de se moquer d'elle, ils disent qu'ils sont d'accord. Ils ne savent pas qu'elle est la fille de Christophe Colomb, instruite par son père d'une technique spéciale pour renflouer les bateaux. Elle accomplit le travail mais personne n'en croit ses yeux. Et elle a toujours faim.

En Allemagne, heureusement, Colombe retrouve son vieil ami, le bandit Jules Gitôle

Il lui raconte qu'il a un bon hold-up en vue (p. 43)  
et lui offre généreusement « un pour cent de la recette ». Elle réussit à le convaincre qu'il vaut mieux adopter des méthodes

28. Ses amis animaux, plus tard, seront pleins d'admiration pour ses beaux yeux artificiels. Pour leur faire plaisir, elle portera des lunettes qui la feront ressembler à Nana Mouskouri. Mais même après qu'Al aura permis qu'elle *redevienne elle-même* (p. 101) à la suite de l'opération où on l'avait disloquée en morceaux, Colombe ne retrouvera jamais tout à fait la vue.

plus pacifiques : elle propose qu'ils quêtent au coin de la rue. Attendri, Jules Gitôle accepte et les voilà associés.

Ils tendent à quatre mains le chapeau du sorti de prison (p. 43).

Ils s'aiment d'un grand amour chaste. Tels Tristan et Yseult dans leur forêt séparés par une épée nue,

Ils couchent l'un près de l'autre  
Sans faire de cochonneries

près du chapeau au fond duquel « sombrement luit un revolver » (p. 45). Ils sont heureux comme des enfants.

Pourquoi pas? Ils ne portent pas de souliers (p. 45).

Un matin — ils venaient de quitter Constantinople et chantaient leur bonheur « dans l'air sec du matin » —

Colombe veut essayer de rejoindre le soleil (p. 47)

et de l'arrêter afin de « faire un jour sans fin » (p. 48). Ils courent, courent, courent vers l'horizon, se perdent dans une nuée, sont finalement surpris par la pluie... Bah! Ils se disent que « ce sera pour un autre matin » (p. 48). Ce jour-là, il leur arrive tout de même une aventure extraordinaire, une aventure

Presque identique à l'aventure du nommé Jonas (p. 48) : en sautant d'une clôture, ils tombent dans le ventre d'une baleine...

L'histoire d'E n'a pas de fin. Colombe sera en voyage tant que « tous les hommes, les femmes et les enfants » n'auront pas retrouvé leurs ailes *car autrefois l'âme était tout ailée*<sup>29</sup>. La fille de Christophe Colomb ne trouvera pas de

29. Colombe renvoie, entre autres mythes, à celui de l'amour tel qu'exposé par Platon dans le *Phèdre*. « Mais l'homme, qui a été récemment initié ou qui a beaucoup contemplé dans le ciel, lorsqu'il aperçoit en un visage une belle image de la beauté divine, ou quelque idée dans un corps de cette même beauté, il frissonne d'abord... (...) A peine, en effet, a-t-il reçu par les yeux les émanations de la beauté, qu'il s'échauffe et que se ranime la nature de ses ailes. Cette chaleur fait fondre tout ce qui, au temps de la croissance, était depuis longtemps fermé par

sitôt. Sa recherche est infinie, ses découvertes sont inépuisables. Voilà pourquoi il est indifférent de connaître celles-ci plutôt que celles-là de ses aventures, d'avoir choisi de raconter son enfance et son adolescence plutôt que ses années de maturité, son bel et tragique amour pour Christophe, pour Jules Gitôle et pour son « veau préféré » plutôt que ses prodigieuses et tendres amours avec les animaux qu'elle adoptera, ses déboires avec ses prétendants plutôt que ses déceptions avec ses courtisans, ses souffrances causées par la faim et la pauvreté plutôt que ses dégoûts occasionnés par la surabondance de luxe, son premier ou son second départ de Manne...

Colombe n'est pas un personnage de roman, c'est un mythe personnifié. E n'est personne, elle est le possible de tous et chacun<sup>30</sup>. Énigme d'une créature dont la *liberté demeure parfaite*, qu'elle vive à Manne, chaudement blottie auprès de Christophe au fond de leur chaloupe-sans-fond ou bien au désert de Gobi où elle tient embrassés ses plus chers animaux, qu'elle soit une, courant vers l'horizon en compagnie de son ami Jules Gitôle pour attraper au vol le soleil levant ou qu'elle soit six, fondue dans les enfants de son bien-aimé

un durcissement, et empêchait les ailes de pousser. Sous l'afflux nourrissant de ces émanations, la tige de l'aile se gonfle et prend, depuis la racine, un élan de croissance dans toute la forme de l'âme, car autrefois l'âme était tout ailée. En cet état, l'âme entière bouillonne et se soulève. Elle souffre ce qu'ont à supporter ceux dont les dents se forment. Lorsqu'elles commencent à pousser, leur développement provoque tout autour des gencives une démangeaison et une irritation. L'âme souffre d'un pareil agacement lorsque ses ailes commencent à pousser... » Platon, *Phèdre* ou *De la Beauté des âmes*, traduit par Mario Meunier, Paris, Albin Michel, 1969, p. 96s.

30. Mythe de l'amour possible, Colombe est aussi le mythe du génie possible. *N'attends pas après les lecteurs, les critiques et le Prix Nobel pour te prendre pour un génie...* n'est peut-être pas qu'ironie. La compassion universelle qu'on attribue à Colombe est indissociable de sa compréhension du monde, et cette intelligence est inimaginable en dehors d'un effort de re-création tel qu'accompli, entre autres, par les poètes, mais pas uniquement par eux. *Car il en est peut-être du génie comme de la manne...* Faut-il de nouveau citer Rimbaud disant où niche le génie? « *Il nous a connus tous et nous a tous aimés. Sachons, cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule à la plage, de regards en regards, forces et sentiments las, hêler et le voir, et le renvoyer, et sous les marées et au haut des déserts de neige, suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour.* » *Génie*, tiré des *Illuminations*, *Œuvres*, Paris, Garnier, 1960, p. 309.

Jean-Sébastien Chien et devenue « plus nombreuse que les arbres d'une forêt » (p. 133), qu'on l'imagine téléguidée par Al au bout de son télescope céleste, manipulée par la société capitaliste au bout de ses canons ou inventée par le romancier au bout de son stylo.

Vers quelle Amérique, vers quelle Manne, vers quelle Terre avance-t-elle en titubant dans le désert de Gobi? Quelle connaissance d'elle-même, des dieux, des bêtes et des hommes aura-t-elle trouvée dans l'océan de ses larmes? Quel chemin apparemment absurde suit-elle? Le chemin à *rebours* vers l'enfance oubliée, vers le temps où *l'âme était tout ailée*. Ce Voyage est inlassablement recommencé par ceux qui n'acceptent pas les réponses toutes faites sur ce qu'on leur a dit qu'ils étaient : toi, homme, toi, femme, toi, enfant, toi, écrivain d'un pays où le don des langues n'est pas le fruit d'un banal héritage.